Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 10

Artikel: Le garçon de Carcassonne
Autor: Y.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570450

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Garçon de Carcassonne

Le soir allait descendre sur la campagne. Au volant de ma petite voiture, je roulais très vite pour gagner la ville avant la nuit.

Au loin, dans un reflet, j'apercevais la forteresse de Carcassonne dont les tours et les créneaux se dessinaient sur le ciel pâle. Le soleil qui descendait majestueusement jetait au paysage son adieu doré.

C'était la fin d'un jour d'été et j'étais content de vivre. Je revenais d'un long voyage de vacances chargé de beauté et d'insouciance, et après avoir visité les Pyrénées, j'allais me reposer sur la Côte d'Azur. J'étais heureux et je respirais à pleins poumons l'air qui me fouettait violemment le visage.

Les remparts de la Cité se précisaient et rougissaient sous les derniers rayons du soleil qui, derrière moi, comme une hostie immense, allait se fondre dans l'horizon.

La campagne était déserte; quelques chariots de paysans retournaient vers la ferme, des ouvriers à bicyclette revenaient à la ville, leur travail terminé. Sur le bord de la route, un garçon en short avec un grand sac tyrolien sur le dos cheminait. J'avais ralenti l'allure de ma voiture et lui s'était arrêté pour me faire le signe connu de tous les automilistes, celui du stoppeur.

Mais cette soirée était trop belle, trop douce; la Cité de Carcassonne flambait au loin. J'avais envie d'être seul pour rêver.

En passant à côté de lui, je le dévisageai rapidement et je poursuivis mon chemin. Mais il m'avait souri sans rancune et c'était le sourire d'un garçon à un autre garçon; un sourire de sympathie qui ne demandait rien. C'était le «Bon voyage, ami» d'un campeur solitaire à un autre campeur. Mais ce sourire m'avait fait un petit choc dans la poitrine et m'avait étourdi. J'arrêtai ma voiture et je le laissai venir à moi. Il posa son sac sur mes bagages et s'installa sur les coussins. En poursuivant notre route, je le questionnais:

— «Vous couchez à Carcassonne, ce soir?»

— «J'irai à l'Auberge de la Jeunesse. Et vous?»

— «Je dresserai ma tente sur les bords de l'Aude, aux pieds de la Cité.» Puis nous nous tûmes.

Nous atteignîmes les premiers faubourgs et, souvent, des maisons nous masquaient les remparts que la mort du jour ensanglantait.

— «Vous n'êtes pas Français?»

— «Espagnol».

Il avait un beau sourire.

— «Vous êtes étudiant?»

— «Oui.»

Par des ruelles, je parvins au vieux pont de pierres et je stoppai. Devant nous se dressait la cité médiévale qui, depuis des siècles défiait les hommes et la nature. Elle était de plus en plus rouge, comme marbrée du sang des soldats qui avaient combattu et y étaient morts.

Des gens passaient à nos côtés sans rien regarder. Ils allaient à leurs affaires ou au dîner, sans apercevoir leur ville s'enflammer au long baiser du couchant.

— «Comme c'est beau!» s'écria le garçon.

Je me tournai vers lui et pour la première fois je le dévisageai. Sur le bronze de son visage d'adolescent ses cheveux noirs tombaient en boucles et les rayons du soleil teintaient ses yeux de rose. Ses lèvres remuèrent:

— «Comme c'est beau ce soleil qui va disparaître.» Ses yeux s'agrandirent pour ne rien perdre de cette apothéose.

— «Oui», lui dis-je; et nous étions émerveillés.

Sa main se crispa sur mon bras et il se pencha vers moi, le regard brillant.

— «C'est à vous que je le dois. Ce soleil est pour moi, ce soir, le plus beau. Il est plus beau que celui qui illumine la cathédrale de Saint Jacques de Compostelle ou celui qui se couche derrière l'Escurial.»

J'étais oppressé. J'aurais voulu lui dire, en cet instant, les mots que je rêvais si souvent, en secret, de murmurer à un garçon qui me plairait très fort. Je sentais naître en moi quelque chose d'immense, d'irraisonné qui débordait de mon cœur. Je frissonnais en lui disant dans un souffle:

— «Regarde, tant de rouge sur tant de beauté. Regarde tout ce rouge comme à un mariage.» Et je pris sa main.

Il ne dit rien d'abord, il regarda la ville puis tourna la tête vers moi. Ses yeux étaient remplis de larmes qui descendaient en sillons lumineux sur ses joues halées. Il murmura doucement:

— «Oui, comme à un mariage d'amour.» Et il porta ma main à sa bouche.

Je restai immobile, tendu, regardant droit devant moi et je lui dis en hésitant un peu:

— «Et les mariés . . . C'est nous . . .?»

Il se serra contre moi:

— «Oui, si tu crois à l'amour.»

— «C'est bien difficile, sais-tu.»

Il me regarda.

— «Je ne sais pas.»

— «Comment», fis-je surpris, «tu n'as jamais aimé?»

— «Jamais, mais qu'importe, puisque nous nous sommes rencontrés. Tu viens de France et je viens d'Espagne. Il y a une heure nous ne nous connaissions pas et maintenant nous sommes l'un à côté de l'autre sur ce vieux pont . . .»

— «Et nous avons l'impression de nous connaître depuis toujours?» lui demandais-je ironiquement.

— «Oui, depuis toujours.»

Mais lui ne jouait pas. Il était sincère.

Je restais immobile et silencieux mais le cœur me faisait mal. Il battait précipitamment à petits coups secs. L'ombre tombait. Les passants se faisaient plus rares et les bruits s'éloignaient de nous. Je sentais que nous nous enfermions dans un cercle inaccessible aux autres humains.

Il rompit notre silence!

— — «Tu m'aimeras?»

Je ne répondis pas tout de suite. J'attendais je ne sais quel message ou quel signe intérieur qui me forcerait à dire ce «oui» que je ne parvenais pas à prononcer. Finalement, je serrai très fort son bras et lui soufflai, en penchant ma bouche près de la sienne:

— «Oui.»

Un peu de vent passa en démêlant ses boucles brunes. Ses cheveux caressèrent mon visage. Je frissonnai . . .

— «Oui.» Dis-je encore.

Ses yeux me fixèrent intensément.

— «Toujours . . . Tu m'aimeras toujours?»

Le cercle invisible se resserrait et je sentais que j'étais pris par sa lèvre légèrement retroussée. J'avais la poitrine comprimée par un étau de désir et de crainte.

— «Oui», dis-je à nouveau.

Il défit nos mains étreintes et retira de son doigt un mince anneau d'or.

— «Donne-moi ta main», demanda-t-il.

Machinalement, je tendis ma main gauche et il allait me passer cet anneau au doigt, lorsque j'eus un mouvement de recul. Ses yeux se durcirent.

— «Je m'étais juré de donner cette bague au garçon que j'aimerais, et ce soir . . .»

— «Le garçon que tu aimes, c'est moi?»

— «Oui.»

Je ne dis rien et le laissai faire. Il garda ma main dans la sienne.

Saisi d'un scrupule, je lui dis:

— «Tu sais qu'il arrive que l'on n'aime pas éternellement. Si un jour, je te quittais pour suivre un autre garçon! . . .»

Il me regarda, étonné.

— «Si un jour tu me quittais, cet anneau, te rappellerait que nous sommes mariés, que je t'aime et que je t'aimerai toujours.»

— «Mais si je rencontrais un autre garçon et qu'il soit plus fort que toi, qu'il soit plus fort que moi?»

Ses yeux étaient devenus encore plus sombres.

— «Ce jour là, je te demanderai de revenir ici, à cet endroit même, et de jeter cette bague dans la rivière. Alors il ne restera aucun lien entre nous deux puisque nous ne serons plus amis. Mais — «et il devint subitement triste — «ne fais jamais ça, j'aurais trop de mal.»

J'eus un grand sourire, un grand sourire heureux. Le cercle s'était complètement refermé. Nous étions unis par le fluide invisible de l'amour. Nous ne savions rien l'un de l'autre; il y avait une heure que nous nous étions rencontrés et pourtant déjà brillait en nous cette confiance illimitée. Nous ne nous connaissions pas et nous étions liés par la plus irraisonnée, mais la plus merveilleuse amitié, celle des garçon qui peuvent s'aimer.

Je lui murmurai:

— «Je t'aime.»

A ce moment, l'astre plongea derrière l'horizon et tout s'assombrit. En quelques secondes les remparts devinrent noirs et la nuit nous enveloppa de son mystère.

— «Viens», lui dis-je, «ce soir tu ne coucheras pas à l'Auberge de la Jeunesse, nous allons tous les deux dresser notre campement sur les bords de la rivière.»

Y. C.